

Encore aujourd'hui, à chaque fois que le monde nous offre son misérable et assommant spectacle, je ne résiste pas à la tentation de me rappeler le temps où, contraint et forcé, je dus apprendre l'art délicat du funambulisme. Ces années, que je considère comme exception-

JOÃO TORDO

# Le Domaine du Temps

roman traduit du portugais par Dominique Nédellec

nelles – malgré les funestes événements dont elles furent émaillées –, me laissèrent dans un état de mélancolie chronique dans lequel, en dépit de mes efforts pour m'y soustraire, je finis inévitablement par sombrer à nouveau.

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Agence MP. Anglais indispensable. BP 808 Lisbonne.”

De sombres contingences familiales poussent un jeune homme d'extraction modeste à répondre à cette annonce sibylline. Au domaine du Temps, un vieux manoir reculé de la province portugaise, il planifie les interventions de Millhouse Pascal, vieillard excentrique et omnipotent. Trois enfants insolents et des visiteurs tourmentés rompent régulièrement la quiétude sépulcrale du lieu et la monotonie d'un emploi qui laisse soupçonner une activité secrète en marge de la légalité. Espions, agents doubles, bourreaux ou mercenaires, les puissants clients qui fréquentent le domaine semblent s'être trouvés à l'épicentre des convulsions du XXe siècle. A grand renfort de psychotropes et d'hallucinogènes, Millhouse Pascal les libère de leurs démons.

Une belle apprentie funambule fait basculer le jeune homme de la fascination dans l'obsession. Il se jette à corps perdu dans une vie qui n'est plus la sienne, un univers parallèle où tout semble léviter en marge des lois du monde. Pour percer les zones d'ombre de cette singulière énigme familiale, il traverse un quart de siècle, de l'Alentejo à New York, dans un équilibre précaire entre passé et avenir, être et non-être, en véritable équilibriste jouant sa vie sur une corde raide.

“LETTRES PORTUGAISES”

JOÃO TORDO

*João Tordo est né à Lisbonne en 1975. Après des études de philosophie, il part étudier le journalisme et l'écriture à Londres, puis New York. Auteur de trois romans, il travaille également pour la presse et coécrit des scénarios. Le prix Saramago 2009 est venu récompenser ce chef de file de la jeune garde des lettres portugaises.*

Illustration de couverture :  
© Anna Tatarynowicz-Bonanseia

Titre original :  
*As Três Vidas*  
© João Tordo / Editora QuidNovi, Lisbonne, 2008

© ACTES SUD, 2010  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-01040-9



João Tordo

LE DOMAINE  
DU TEMPS

roman traduit du portugais  
par Dominique Nédellec

*ACTES SUD*



*pour ma famille*



*C'est curieux cette façon qu'ont les gens  
d'opposer la vie et la mort. La mort n'est  
pas le contraire de la vie, mais bien plu-  
tôt de la naissance. La vie n'a pas de con-  
traire.*

*Six pieds sous terre*

*Life is wasted on the living.*

DOUGLAS ADAMS



## PREMIÈRE PARTIE



## UN DÉBUT

Encore aujourd'hui, à chaque fois que le monde nous offre son misérable et assommant spectacle, je ne résiste pas à la tentation de me rappeler le temps où, contraint et forcé, je dus apprendre l'art délicat du funambulisme. Ces années, que je considère comme exceptionnelles – malgré les funestes événements dont elles furent émaillées –, me laissèrent dans un état de mélancolie chronique dans lequel, en dépit de mes efforts pour m'y soustraire, je finis inévitablement par sombrer à nouveau. Cette mélancolie, parfois, glisse vers le désespoir. Mais laissons cela ; ce n'est pas le moment, en confrontant mon existence actuelle à ce qu'elle fut en d'autres temps, de me laisser consumer par le passé. Je dirai seulement que, si je ne me souviens pas d'une période où la vie ait été particulièrement heureuse, en revanche, je garde en mémoire chacune des heures passées en compagnie d'António Augusto Millhouse Pascal.

Il y a deux ans, une brève dans un journal annonça des enchères au cours desquelles seraient mis en vente, entre autres objets, des documents retrouvés chez le défunt jardinier de cet homme pour qui j'avais travaillé plus d'une vingtaine d'années auparavant. Lorsque je l'appris, j'éprouvai immédiatement une certaine appréhension qui, à mesure que j'imaginai les conséquences, se mua presque en colère – il semblait inévitable que la personne ayant remporté le lot finisse par fouiller dans les archives rassemblées et organisées par mes soins au cours de cette année passée au domaine du Temps et, si elle les consultait avec un minimum d'attention, qu'elle en vienne à tirer des conclusions sans rapport avec ce qui s'était réellement produit. Je m'étonne, d'ailleurs, qu'il n'en soit toujours rien, que la réputation de mon ancien employeur n'ait pas

encore été salie, son nom cité à mauvais escient, au détriment de la vérité.

Au sujet de cet homme, l'ignorance prévaut. On ne peut guère s'en étonner : à partir d'un certain moment de sa vie, en effet, il ne fréquenta plus qu'un cercle restreint de personnalités influentes. Ceux qui ne le connurent que superficiellement et se rappellent encore son nom auront gardé de lui une image faussée – dans la mesure où il occulta la nature véritable de son œuvre, il pourra un jour être la victime du persiflage de ceux qui préfèrent maudire plutôt que de reconnaître leur incompréhension. Millhouse Pascal, de mère anglaise et de père français, né au Portugal mais ayant connu l'errance une grande partie de sa vie – en Espagne durant la guerre civile, en Angleterre à l'époque de Churchill, aux Etats-Unis après la chute du nazisme –, semble avoir été partout et nulle part à la fois, une ombre en marge des événements et, pourtant, je puis vous l'assurer, son rôle fut déterminant dans leur déroulement. Si des histoires rocambolesques devaient bientôt se mettre à circuler au sujet de ses activités, c'est parce que celles-ci n'étaient connues que de ses intimes, les seuls qui furent dans le secret et purent apprécier son dévouement d'ascète ; les autres diront de lui qu'il était un *mystique*, un *excentrique*, voire, qui sait, un *escroc*.

Moi non plus je ne savais rien de lui. Mon jeune âge, cependant, me permit de faire l'expérience de certaines choses auxquelles je refuserais de croire aujourd'hui, si elles m'étaient seulement rapportées. Cela me coûta le reste de ma pathétique existence, c'est vrai, mais j'eus l'opportunité de vivre chez lui et d'observer de mes propres yeux avec quelles méthodes et de quelle manière prodigieuse il parvenait à transfigurer la réalité et à influencer – je pourrais presque dire *manipuler* – ceux qui, en ce temps-là, avaient recours à ses services.

Peu après la vente aux enchères, une journaliste du *Diário de Notícias* qui faisait un reportage sur les affaires non élucidées de la police judiciaire s'intéressa à l'histoire occulte de cet homme et, par l'intermédiaire de sources qu'elle refusa de révéler, prit contact avec moi, m'abordant comme savent le faire les reporters, avec ce mélange de sans-gêne et de flatterie – c'est un défaut de la profession,

je ne lui en tiens pas rigueur. Maintenant qu'il est mort, lui dis-je, je ne vois aucun inconvénient à tout vous raconter. Et c'est ce que je fis. Nous parlâmes pendant trois heures, et c'est ainsi que je me vis en train de dévider l'histoire des dernières années de sa vie qui se trouvait, je le compris alors, indissociablement liée à la mienne, à celle de sa famille – Camila, Gustavo, Nina – et à celle d'Artur. Liée aussi à ce voyage qui, en 1982, confirma définitivement ce dont je me doutais depuis longtemps déjà, à savoir notre incapacité à continuer de mener notre vie de tous les jours après la survenue de certains événements. J'eus le sentiment que la journaliste – qui était jeune, animée par la curiosité des débutants – n'accordait aucun crédit à l'essentiel de ce que je lui racontais. Elle me demanda constamment si je pouvais fournir des preuves, mais, comme vous le découvrirez, il fut impossible de conserver le moindre document de cette époque – sans parler de ceux qui se trouvent Dieu sait où, entre les mains d'inconnus. Je lui répondis que, si elle voulait publier cette histoire, elle n'avait d'autre choix que de s'en remettre à ma bonne foi. Deux années ont passé, j'ai acheté le journal tous les jours, mais n'ai jamais vu une ligne sur le sujet.

Je compris peu à peu, à la suite de cet entretien, que faire le récit de mon expérience s'imposait comme une nécessité. Démêler ce qui correspond à la vérité de ce qui relève, inévitablement, de la fiction, en raison des limites de la mémoire, importe peu – dans le fond, la réalité est elle-même objet de fiction. Le plus important est de me libérer de mes fantômes, car je traîne comme un fardeau les ombres de toutes ces choses avec lesquelles je n'eus pas le courage d'en finir. Ce qui se reflète essentiellement dans mes rêves : contrairement à ce que l'on a coutume de croire, il ne me semble pas que ceux-ci soient le miroir de nos désirs ; pour ma part, je pense que les rêves sont le miroir de ce qui nous fait horreur, de nos pires phobies, de la vie qui aurait pu être la nôtre si, à un moment ou à un autre, nous n'avions pas été d'une incommensurable lâcheté.

## ARTUR ET LE CONTRAT

Jusqu'alors je n'avais pas vécu ; j'avais mené la vie des pauvres, marquée par le besoin. Mon père avait une petite entreprise dans le bâtiment et, à la fin des années soixante-dix, à Lisbonne, ses affaires ne marchaient pas fort. Malgré tout, c'était le seul de notre famille à travailler. J'avais vingt ans quand il est mort ; après le lycée, je l'aidai autant que je le pouvais, tout en étudiant l'anglais et les mathématiques à mes heures perdues, avec le projet de devenir ingénieur. Ma sœur, de deux années ma cadette, partageait son temps entre ses études et notre mère, être silencieux et apathique, usé par une vie sans grand relief. Néanmoins, nous habitions une grande maison, avec beaucoup d'espace, et ne manquions de rien qui fût essentiel.

En 1980, mon père tomba brusquement malade. Ce fut foudroyant : un jour, alors que la veille encore il s'était levé à l'aube, de bonne humeur, pour prendre son petit-déjeuner et partir au travail, c'est une ambulance qui vint chercher son corps affaibli, pour le transporter à l'hôpital où il passa les dernières semaines de sa vie. Au début, les médecins pensèrent qu'il s'agissait d'une appendicite, mais ils ne tardèrent pas à découvrir que le problème était autrement plus grave. D'abord, d'après ce qu'ils m'expliquèrent, c'est le foie qui cessa de fonctionner. Ensuite, la maladie se propagea à travers tout le corps, telle une équipe de minuscules ouvriers décidés à tout détruire sur leur passage – les reins, la rate, le pancréas – et, au bout du compte, dans les dernières heures, je crois que c'est mon père lui-même qui finit par capituler. Les gens meurent parce qu'ils capitulent, pensai-je alors, et cette capitulation requiert une explication, un rapport clinique qui épargne aux pauvres âmes, que les autres voient partir, le martyr de l'ignorance, la

souffrance de ne pas savoir ce qu'elles sont venues faire ici-bas ni quel sort les attend.

Nous n'eûmes guère le temps de pleurer sa mort. Après nous être occupés des funérailles et de la crémation, nous réalisâmes soudain dans quelle situation nous nous trouvions : avec l'argent qui était à la banque, nous tiendrions six mois tout au plus et, sans revenus, nous étions contraints de chercher un autre endroit pour vivre. J'étais le seul à pouvoir trouver un emploi et toutes les responsabilités me retombèrent sur les épaules. Ma sœur proposa d'abandonner le lycée pour aider la famille, mais je l'en empêchai. Les gens sans instruction sont des gens à la dérive, et la mémoire de mon père exigeait de moi que je maintienne le navire à flot.

Nous emménageâmes dans un petit appartement du quartier de Campolide, où nous nous repliâmes rapidement dans le plus grand anonymat. Ma mère avait perdu tout ce qui faisait office de repères dans sa vie et, à cinquante ans, sans aucune envie d'établir des liens affectifs avec le voisinage, ayant ma sœur pour seule compagnie, devint encore plus taciturne. Nous n'habitions plus à la même adresse, aux sens littéral et métaphorique : tant que mon père était en vie, il avait toujours existé un secret espoir, une main invisible qui nous portait silencieusement au fil des jours. Après son départ, je m'efforçai de remplir le rôle qui était le sien et échouai. Au printemps 1981 – après avoir tenté, sans succès, de reprendre les affaires de mon père, après m'être fait embaucher comme conducteur de travaux par une entreprise qui devait cesser ses activités à la suite d'un redressement fiscal, après avoir donné des cours particuliers d'anglais, gagnant le strict minimum pour payer le loyer et rapporter de quoi manger à la maison – je me vis dans un cul-de-sac. L'année scolaire terminée, je n'eus plus d'élèves et l'été qui suivit fut sinistre. Sous une chaleur accablante, je parcourus la ville à la recherche de petits boulots, sans rien trouver. Ma mère emprunta un peu d'argent à un oncle installé en Espagne, qui nous envoya un chèque en pesetas, et, quant à moi, je ne bougeai plus du canapé du salon jusqu'au début de l'automne, paralysé d'effroi au point d'être incapable de me projeter dans l'avenir.

A la fin septembre, cependant, ma sœur me montra une petite annonce parue dans un journal – je devais découvrir par la suite que, durant des mois, elle avait consulté cette rubrique tous les jours, à la recherche d’une solution à nos problèmes. Publiée dans la colonne de gauche, en petits caractères, elle disait ceci :

*Agence MP. Anglais absolument indispensable. Boîte postale 808 Lisbonne.*

C’était suffisamment intrigant – et imprécis – pour éveiller mon attention. Je n’avais pas vraiment le choix. A cette époque, ma mère passait la journée entière dans sa chambre, à dormir ou allongée sur son lit, n’attendant rien, et, lorsqu’elle sortait, c’était pour aller boire un thé et échanger trois mots avec ma sœur sur les sujets les plus triviaux. J’avais alors l’impression d’être prisonnier au milieu d’une lente procession partie trop tôt gravir son calvaire et, ne serait-ce que pour tuer l’ennui, je décidai de répondre à l’annonce. Trois jours plus tard, j’avais un entretien.

J’avais rendez-vous avec un dénommé Artur dans un bureau de la ville basse de Lisbonne. Nous étions début octobre et l’automne était arrivé plus tôt qu’à l’habitude ; une pluie intermittente tombait sur la ville grise, les piétons allaient de-ci de-là abrités sous leur parapluie noir, les visages cachés ou le regard baissé, l’eau sale s’écoulant lentement dans les rigoles le long des trottoirs. Je montai au second étage d’un immeuble silencieux et entrai dans une petite pièce encombrée de classeurs à tiroirs, avec une fenêtre donnant sur la cour intérieure et un bureau sur lequel étaient posées une calculatrice et une pile de papiers. Un individu de grande taille me tournait le dos.

“Asseyez-vous”, dit-il en se retournant.

Artur était un homme sans âge. Très grand et efflanqué, les cheveux gris, les yeux bien fendus et vitreux, il était vêtu comme un homme d’affaires mais parlait comme un paysan, avec un accent prononcé et traînard. Je lui donnai la quarantaine, peut-être un peu plus. Il me fixa un instant, puis s’arrêta sur les papiers que je tenais dans les mains.

“Vous avez apporté vos diplômes ?”

Je lui remis deux documents officiels – le diplôme du baccalauréat et celui du cours d’anglais que j’avais achevé

en 1979. Il les examina et, sans jamais s'asseoir, m'interrogea sur ma situation. Je lui expliquai où j'habitais, évoquai ma mère et ma sœur, et je mentis un peu sur mes derniers emplois, tentant ainsi de lui cacher que je me trouvais dans une situation financière délicate.

“Il y a beaucoup de choses que je dois vous expliquer à propos de ce travail, mais ces précisions vous seront données en temps utile. Il me faut néanmoins être sûr que vous ayez bien compris que nos activités se déroulent dans la plus grande discrétion. Nous n'assurons pas un service public, à destination du citoyen lambda ; nous fournissons des prestations à titre privé, chèrement rémunérées, et la totalité de notre clientèle vient de l'étranger. Il est donc d'une importance vitale que rien de ce que nous faisons ne soit divulgué, ni à votre famille ni à vos amis.

— Ne vous inquiétez pas pour ça”, dis-je. Artur me tendit une feuille dactylographiée, sur laquelle étaient stipulés mon salaire et les horaires de travail.

“Nous n'avons que faire des garanties verbales. Dans le passé, nous avons déjà travaillé avec des individus qui nous ont fait les mêmes promesses et qui ont montré par la suite qu'ils n'avaient pas les compétences requises pour le poste. C'est pourquoi nous avons décidé d'instituer un régime de résidence dans notre *agence* – il insista sur ce mot – afin d'éviter certains désagréments. Vous pourrez revenir en ville, mais seulement de temps en temps, et en convenant préalablement de vos visites avec moi. Pour le reste, vous disposerez d'une chambre, les repas vous seront fournis et vous jouirez pleinement de vos droits civils. Vous vivrez dans un endroit agréable, paisible et isolé, à deux heures de Lisbonne. Vos obligations seront celles de n'importe quel secrétaire, ni plus ni moins. Vous serez chargé de lire et de rédiger le courrier, d'organiser l'archivage et de préparer les plannings hebdomadaires. L'anglais est indispensable pour entrer en contact avec nos clients. Vous disposerez du matériel de bureau nécessaire et aurez accès à une vaste bibliothèque.

— Ma famille vit ici à Lisbonne, et elle dépend de moi, indiquai-je, réalisant subitement ce que cet emploi impliquait. Je ne sais pas s'il est raisonnable que je m'absente pendant de très longues périodes.

— Nous avons à Lisbonne des gens qui pourront s'occuper des affaires les plus urgentes à votre place. Si c'est absolument nécessaire, vous pourrez bien entendu faire le déplacement", s'empressa de préciser Artur.

Il voulait une réponse sur-le-champ. Je regardai la feuille que je tenais entre mes doigts. Le salaire était supérieur à ce que j'aurais pu imaginer – cent cinquante mille escudos par mois. Je réfléchis quelques secondes, sentant sur moi le regard vague d'Artur, sans pouvoir dire s'il cherchait à me sonder ou s'il me fixait par simple curiosité, en l'absence, qui sait, d'un autre objet à contempler.

Un instant fugace, et ma décision était prise. En un clin d'œil, voilà qu'on abandonne son sort à des mains étrangères. J'avais vingt et un ans lorsque je signai le contrat avec cet homme qui, j'allais le découvrir peu après, était le jardinier d'António Augusto Millhouse Pascal.